

Entretien avec Oates Joyce Carol

« Joyce Carol Oates : « J'aime travailler avec des personnages extrêmes »

Propos recueillis par Yolaine Destremau, [Books](#), n° 47, octobre 2013

La romancière américaine confie ses secrets de fabrication, l'importance de la phase contemplative et du travail d'élagage, son intérêt pour Twitter. Elle répond aussi à ceux qui l'accusent d'être l'auteur d'une œuvre trop sombre ou violente en convoquant les mânes du roi Lear et de Marilyn Monroe.

À 75 ans, Joyce Carol Oates est considérée comme l'un des plus grands écrivains américains contemporains. Auteur d'une œuvre prolifique, faite de plus d'une cinquantaine de romans, mais aussi de nouvelles, de pièces de théâtre, d'essais et de poésie, elle a notamment reçu le prestigieux National Book Award pour Eux et le prix Femina étranger pour Les Chutes. Régulièrement pressentie pour le prix Nobel, elle est professeur de littérature à Princeton. Les éditions Philippe Rey publient le 3 octobre Mudwoman, dont Books avait rendu compte dans son numéro 35 (septembre 2012).

Vous avez écrit, en cinquante ans de carrière, un nombre de livres inouï : plus de cinquante romans, ainsi que des nouvelles, des essais, des pièces de théâtre, de la poésie... Après quoi courez-vous ? Le succès ?

Oh, le succès peut venir par surcroît, mais je ne crois pas que ce soit le but initial d'un artiste. En tout cas, cela n'a jamais été le mien. Tout commence par le désir de créer une œuvre intéressante. L'enfant qui raconte des histoires – et cela commence par là, non ? – ne pense pas au succès. Il n'y a pas de plan de carrière en littérature. On réfléchit au jour le jour, avec chaque livre qu'on a devant soi. Un peu comme l'épouse qui prépare le dîner, au début d'un mariage, sans songer un seul à l'instant qu'elle sera peut-être mariée au même homme pendant cinquante ans, sans songer un seul instant à tous ces dîners qu'ils partageront et à toutes les vaisselles qu'ils feront ensemble. Je ne savais pas que j'écrirais tant de livres, je ne savais pas que je deviendrais aussi prolifique.

Mais la productivité, vous savez, c'est très relatif. Et puis cela n'a vraiment aucune importance. La seule chose qui compte, au final, ce sont les livres les plus forts, ceux qui restent, et qui ont peut-être besoin pour naître que beaucoup d'autres soient écrits. Tout comme un jeune poète doit parfois écrire des centaines de poèmes avant d'aboutir à son premier texte important. Cela dit, chaque livre est une aventure qui m'absorbe totalement, chaque livre me donne le sentiment d'être celui pour lequel je suis née, la raison par excellence pour laquelle j'écris.

Écrire vous rend heureuse ?

Immensément. C'est très excitant, fascinant. Lorsque je peux travailler pendant quelques heures, et parvenir à un résultat satisfaisant, je suis comblée. Le problème, c'est que je suis aussi souvent frustrée, anxieuse, parce que je n'ai pas assez de temps, que telle ou telle journée est trop remplie, et que je néglige le travail d'écriture. C'est pourquoi je me lève souvent très tôt pour écrire, vers 7 heures du matin, quand la maison est encore ensommeillée, qu'il n'y a pas de nouveaux e-mails et que je peux travailler une heure ou deux avant que la journée ne démarre vraiment. Il m'arrive aussi de travailler la nuit. Dans tous les cas, la petite pulsation du roman se poursuit tout au long de la journée, quoi que je fasse. Je peux aussi écrire dans le taxi, comme je l'ai fait hier, au milieu des encombrements. J'ai passé une heure et demie dans le taxi, entre l'aéroport et le centre de Paris ; alors j'ai sorti mon ordinateur, et j'ai travaillé sur une nouvelle en cours. J'étais ravie.

Vous parvenez à oublier tout le reste et à vous concentrer aussi vite, juste pour une demi-heure ou heure ?

Oublier *tout* le reste, peut-être pas, mais suffisamment pour pouvoir écrire, oui. C'est un peu comme le jardinage : si vous avez une demi-heure, vous vous précipitez au jardin ; vous n'oubliez pas pour autant le reste du monde, mais cela vous permet de faire quelques petites choses, arracher de mauvaises herbes, cueillir un bouquet de fleurs. Et vous n'avez pas perdu votre temps. Le plus contrariant pour un écrivain, c'est l'idée du temps que l'on passe à faire autre chose...

Vous disiez que le métier d'écrivain commence avec l'enfant qui raconte des histoires. Est-ce ainsi que cela a commencé pour vous ?

Oui, j'ai toujours écrit, d'une certaine façon. Comme tous les enfants, j'aimais raconter des histoires. Avant de savoir lire et écrire, je les dessinais. J'ai grandi dans une petite ferme, alors je croquais les animaux, les poulets, les gens. Et, en bas de chaque page, je faisais un drôle de gribouillis. En fait, j'imitais la graphie des adultes, parce qu'en réalité je ne savais pas encore écrire. Mais ce n'est qu'à 14 ans, quand ma grand-mère m'a offert une machine à écrire, que j'ai vraiment décidé d'apprendre cet artisanat qu'est le métier d'écrivain. Et je suis entrée dans une phase beaucoup plus disciplinée de ma vie. J'ai lu Hemingway, Faulkner, Fitzgerald en analysant la structure, la construction, pour apprendre comment un auteur s'y prenait pour offrir au lecteur une histoire. Je me suis entraînée en écrivant livre sur livre, et en les mettant au panier aussitôt après les avoir achevés. Je me souviens d'un ensemble de trois cents pages de nouvelles imbriquées, qui devait avoir pour modèle *Cinquante mille dollars*, d'Hemingway, en bien plus romantique. Il y avait aussi un roman démesuré qui avait vaguement pour modèle *Le Bruit et la Fureur*, de Faulkner...

Quels sont vos secrets d'écriture ? Comment procédez-vous ?

Le secret, c'est peut-être le temps que je prends pour contempler. J'aime courir dans la campagne, marcher en forêt. Et, dans ces moments-là, mon imagination se met en marche et je vois défiler dans ma tête comme de petits films. Sans mots. Quand je rentre à la maison, je prends des notes à partir des souvenirs que me laisse cette contemplation. J'entasse les pages. Et je me mets à mon ordinateur. Alors, j'imprime, je souligne, je fais des plans, j'organise les chapitres du roman. La vision informe que j'ai eue en marchant ou en courant devient une histoire écrite. Je suis incapable de m'asseoir de but en blanc devant une page blanche. J'ai besoin d'imaginer d'abord. Après quoi la structure évolue souvent. Je découvre des pages de notes que je voulais à l'origine intégrer au récit, mais je change d'avis et je ne m'en sers pas. Je raccourcis ou je supprime de nombreuses scènes. Dans *Blonde*, le livre que j'ai consacré à Marilyn Monroe, j'ai éliminé des chapitres entiers. Je fais un énorme travail de mise en forme. Je dois passer à peu près 90 % de mon temps à corriger ce que j'ai écrit.

Quels sont les auteurs qui vous ont le plus influencée ?

J'ai tellement lu, depuis des années, ceux qui m'ont marquée sont si nombreux et divers, que je dois être une sorte de mosaïque de tous... Il y a Thoreau, James Joyce, Thomas Mann, Flaubert. Et puis Hemingway, Walt Whitman, Emily Dickinson dont je me sens très proche. Parmi les contemporains, Richard Ford, Philip Roth, Russell Banks, John Updike. Ah, et Stendhal, que j'ai enseigné à l'université et qui m'a beaucoup marquée. Je suis très sensible à sa définition, dans *Le Rouge et le Noir* : « Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. » Je suis comme lui convaincue que la littérature de qualité a pour objet la réalité sociale. Mais, pour moi, le miroir n'est pas seulement tourné vers l'extérieur. Il se tourne aussi vers l'intérieur, vers la psychologie des personnages. Si je devais me situer dans un genre, ce serait le réalisme psychologique.

Votre dernier roman paru en France, *Le Mystérieux Mr Kidder*, plonge une nouvelle fois le lecteur dans un univers peuplé de personnages inquiétants. Où puisez-vous vos sujets, vos héros ?

Il m'arrive souvent de commencer par choisir le décor. Certains lieux me paraissent mystérieux et fascinants, et j'aime imaginer les individus qui y vivent. Les habitants me semblent parfois très représentatifs des lieux. Je viens du nord de l'État de New York, une région très particulière, avec ses paysages austères et ses grandes villes industrielles. Je découvre des connexions quasi mystiques entre les personnages et les lieux. Il y a toujours un je-ne-sais-quoi d'énigmatique qui m'inspire dans les décors. La relation spirituelle entre les êtres et les lieux de leur enfance, par exemple, ou avec certains paysages. Je n'écris presque jamais sur des personnages qui ne viennent pas d'un endroit spécifique. Quelquefois, pour moi, le lieu est un personnage.

Cette sorte d'inspiration géographique qui est la vôtre irrigue d'ailleurs ce roman...

Tout à fait. L'intrigue du *Mystérieux Mr Kidder* se déroule dans une station balnéaire huppée du New Jersey, un endroit où se rencontrent et se côtoient, le temps d'un été, le monde des privilégiés et celui des domestiques que les premiers ont engagés pour les vacances. Si vous longez en voiture l'océan, vous croisez toutes ces nounous qui promènent les enfants, des jeunes filles issues d'un milieu ouvrier. Pour moi, cette côte représente un intéressant mélange de différents milieux, qu'on ne pourrait peut-être pas trouver ailleurs. Et j'ai construit l'intrigue à partir de là, de deux personnages que tout oppose sur le plan social, et qui avaient peu de chances au départ de se fréquenter. Encore une fois, la réalité sociale, les tensions entre les différentes classes, me passionne. Le drame qui en découle est le sujet même du roman. C'est sans doute un peu à cause de l'histoire de ma vie. Je viens d'un milieu très modeste. J'ai toujours voulu célébrer dans mes livres l'effort qu'ont dû faire des gens comme mes parents et mes grands-parents, pour appartenir à la société américaine des années 1920-1930.

La politique vous intéresse ?

Je suis évidemment immergée dans la vie politique et dans la vie culturelle de l'Amérique sur laquelle j'écris. Je suis féministe, plutôt de gauche, concernée par les droits des animaux. J'utilise Twitter, que j'aime beaucoup, pour commenter et voir commentée l'actualité. C'est un moyen de communication radicalement nouveau, du moins à son meilleur niveau ; un forum pour l'échange d'impressions formulées à la manière de haïkus. Écrire des tweets exige une discipline qui rappelle l'écriture poétique, où chaque mot, et même chaque signe de ponctuation, compte. C'est aussi une sorte de vaste magazine où chacun propose des liens vers des enquêtes et des vidéos sur Internet.

En revanche, la politique en tant que telle ne m'intéresse pas beaucoup. Rien n'est plus éphémère que le pouvoir.

L'impact des nouvelles technologies sur l'avenir des livres et des écrivains ne vous inquiète pas ?

Ma religion n'est pas faite. J'ai lu sur un Kindle. Mais cet appareil n'a fonctionné que huit mois. Les livres ont l'avantage de n'avoir pas besoin d'être réparés.

Une chose qui ne disparaîtra pas, c'est le goût de l'espèce humaine pour les histoires. Certes, les gens trouvent aujourd'hui les histoires qu'ils aiment tant plutôt dans les films ou les séries télévisées, qui sont souvent très bien écrites et me rappellent les œuvres de Dickens, avec leurs intrigues, leurs personnages puissants et leurs rebondissements. Ce qui nous éloigne bien sûr de la grande intériorité d'un Henry James. Cela n'en reste pas moins de vraies histoires. L'écriture est plus que jamais essentielle à la société.

Que pensez-vous du rôle de l'écrivain dans la société ?

Il est fondamental. Les écrivains ont toujours contribué à l'éveil des consciences. La littérature a toujours fourni des modèles aux êtres humains, même si la télévision et le cinéma ont parfois pris le relais aujourd'hui, comme je l'ai dit, et que ce n'est pas toujours bien. L'art de qualité est celui qui, selon la théorie classique de la tragédie, rend les gens plus nobles. Lorsqu'on lit un poème de Walt Whitman, on ressent comme une dilatation de l'esprit.

J'aime beaucoup les biographies d'écrivains, où l'on peut trouver des modèles auxquels s'identifier. Dans la biographie de Tolstoï, de Mann ou de Mozart, il y a bien sûr des anecdotes, mais aussi des éléments spirituels et intellectuels qui élèvent l'âme. Comme lorsqu'on est en présence d'un être supérieur, et que l'on écoute avec attention ses paroles...

Pourquoi votre univers est-il si sombre ? À cause de ce coq qui vous blessait les genoux quand vous nourrissiez vos poules, enfant, comme vous l'avez un jour confié ?

Je racontais une histoire, comme un conte... Mais je ne pense pas qu'on devienne écrivain à cause d'un pauvre coq ! Mon univers est sombre parce que, dans la tradition de Shakespeare, je suis attirée par « la vie et sa complexité ». C'est le roi Lear qui révèle au fil de la pièce toute la profondeur de son âme. C'est pourquoi j'aime travailler avec des personnages extrêmes, qui montrent à quel point l'être humain peut changer, se transformer à force de courage, et triompher. C'est ce qui m'a fascinée dans l'écriture de *Blonde*, où je raconte la métamorphose de la petite orpheline Norma Jeane Baker en ce miracle, ce monument que fut Marilyn Monroe, avec son ardeur inouïe au travail, sa façon d'aller de l'avant.

On accuse parfois votre œuvre d'être trop violente. Que vous inspire cette remarque ?

Elle m'exaspère. Cette question m'a été posée pour la première fois en 1980 par un jeune Polonais lors d'une conférence à l'université de Varsovie, et je l'ai depuis entendue partout : à Berlin, à Budapest, à Oslo, à Bruxelles, à Helsinki, à Londres, à Detroit, à New York... Cette question est tellement naïve ! Comme si l'histoire n'était pas une succession de guerres sanglantes ! Le fait qu'elle m'ait été posée à Varsovie, la ville où l'insurrection du ghetto a fait 200 000 morts, la ville réduite en cendres par l'armée allemande battant en retraite, avec l'armée rouge tranquillement stationnée à quelques kilomètres de là pendant cinq semaines, est à la fois d'une tristesse et d'une ironie folles. Pourquoi serait-il aberrant pour un écrivain ou un artiste de percevoir cette réalité de la violence ? Franchement, étant donné le nombre de pages que j'ai écrites dans ma vie, et le nombre d'incidents vraiment violents qui s'y trouvent, c'est-à-dire très peu, je ne crois pas que l'on puisse m'accuser de violence. Mais j'écris sur le mal. L'un des moteurs de l'écriture consiste à confronter la part éduquée, civilisée, de l'être humain à sa part de sauvagerie. Montrer comment les êtres négocient avec la violence, avec les lois, avec la mort.

Cette remarque m'exaspère aussi parce qu'on ne pose jamais cette question aux hommes écrivains. Il y a derrière cela l'idée que les femmes sont si délicates, si hypersensibles, si « féminines » qu'elles ne peuvent s'attaquer à des sujets adultes comme la guerre, la politique, la science, la loi... Mais, encore une fois,

témoigner de la complexité du monde, du bien comme du mal, est à mes yeux la vocation de la littérature depuis la tragédie grecque.

Mise en forme pour *Voix au chapitre* – Octobre 2020 – Site : <http://www.voixauchapitre.com/archives/2020/oates.htm>